(2

CELENIE,
HISTOIRE
ALLEGORIQUE.

*Par Madame L***.*

NOUVELLE EDITION, augmentée de la ſuite & concluſion de cette Hiſtoire.

TOME SECOND.





A LAHAYE,
Chez D'HONDT, Libraire.
M. DCC. XXXVIII.

SUITE
DE
CELENIE.
HISTOIRE ALLEGORIQUE.

CINQUIE'ME PARTIE.

J'Avois perdu Celenie de vûë depuis ſon mariage. Quand on a paſſé dans cet état, il ſemble qu'il n'y ait plus rien à dire; le mariage eſt une eſpece de mort qui ne promet plus d'évenemens. On ne s'aviſe guére de raconter les avantures d'une perſonne ma-

riée ; cependant c'eſt ce que je vais faire. J'étois allée au Havre par curioſité : Je crois déja entendre mes Critiques, qui diſent que c'eſt trop voyager pour une femme ; mais pour les faire parler davantage, ſi je le puis, j'irai à Rome ; rien ne marque tant un génie étroit que de reſter toujours à la même place : le goût de voyager eſt noble, & l'emploi de l'homme ſur la terre c'eſt d'être voyageur. J'en reviens à la Ville du Havre. On y reſpire un air gai, libre ; ſes Citoyens ſont généreux ; ils aiment les étrangers, & les traitent ſplendidement. La plûpart ſont Négocians ; ils donnent le jour à leurs affaires, & le ſoir à leurs plaiſirs. Ils ont des inſtrumens champêtres, comme la Vielle & la Muſette, au ſon deſquels ils danſent juſqu'à quatre heures du matin, de façon qu'on dort peu dans

cette Ville. Un jour que livrée au sommeil, je réparois les veilles de la nuit, une Dame vint m'éveiller, & me pria de l'accompagner au Port où devoit arriver un Vaisseau. Le bruit du Canon annonca qu'on l'avoit déja découvert. Je suivis cette Dame, & n'eus pas sujet de me repentir de ma complaisance. Ce Vaisseau étoit magnifique; la dorure y brilloit de toutes parts: une Sirene d'une beauté merveilleuse étoit peinte à la poupe; tout le monde sçait comme doit être faite une Sirene, un beau buste de femme qui se termine en queuë de poisson. En verité c'est dommage que ces figures ne soient que des Estres de raison, on auroit bien du plaisir à en apprivoiser quelques unes; pour moi je les aimerois fort à cause de leur chant mélodieux qui ne peut être dangereux sur la rerre.

Je crois qu'on pourroit les pro-poser pour modeles à plusieurs Demoiselles qui ne sont Sirenes que par la voix.

Je vis descendre dans une Chaloupe une trentaine de personnes des deux sexes. Ma compagne me pressoit d'entrer dans le Vaisseau, lorsque je me sentis embrasser par une Dame qui m'accabla de baisers, sans me donner le tems de la reconnoître. C'étoit Celenie ; le Comte son Epoux vint aussi me saluer. Je retrouvai avec plaisir ces époux que j'aimois tendrement : Ils vinrent loger dans la maison où je demeurois, qui, sans avoir le nom d'Hôtel garni, en avoit toutes les commodités. Quelqu'instances que Celenie me fist pour m'engager à souper avec elle, je m'obstinai à la quitter, sçachant par moi-même que le repos & la solitude conviennent

mieux à des gens fatigués, que les focietés les plus brillantes. Je me retiraï donc dans mon appartement, en m'applaudiffant d'avoir reprimé ma curiofité. Il n'en fut pas de même le lendemain; d'abord qu'il fut jour chez Celenie, je m'y rendis. Il eft bon que je dife quelque chofe fur fa figure; quoique de cinq ans plus âgée que lorfque je la vis pour la premiere fois, elle n'avoit rien perdu de fes charmes; je la trouvai blanchie & d'un embonpoint admirable; je lifois dans fes yeux une joye qui les lui rendoit encore plus vifs & plus beaux: Rien ne fied fi bien que le bonheur. Moi qui ne cüeille une rofe qu'entre mille épines, j'avois quelque forte de fatisfaction à connoître, du moins une perfonne qui fût heureufe.

Celenie me demanda fi j'étois toujours dans le goût d'écrire,

Plus que jamais, lui repartis-je. Apprêtez-vous donc, dit-elle, car j'ai des choses à vous apprendre qui sont dignes d'être mises au jour. Mon silence lui annonça toute l'attention que j'allois lui donner; elle me parla ainsi.

Suite de l'Histoire de Celenie.

TRois ans après mon mariage, Florimont désira de voir Londres: Je ne m'opposai point à son dessein. Nous partîmes pour ce voyage, suivis de deux domestiques; nous logeâmes près de la Cour. Je ne tardai pas à faire des connoissances. Une Dame de mon voisinage nommée d'Horrisson me mit de toutes ses parties; nous fûmes à l'Opera, qui est très-beau en Angleterre; mais d'une longueur qui en diminuë un peu l'agrément. Je me trouvai placée à côté d'un Sei-

gneur Anglois, d'une phiſionomie noble & charmante. Il ne regarda que moi pendant tout le ſpectacle, & ſoupiroit à chaque inſtant. Je ne ſçai ſi ce fut par coqueterie, reconnoiſſance, ou goût que je m'intereſſai à lui; je lui voulus même du mal de ſon admiration taciturne. Madame d'Horriſſon qui le connoiſſoit, lui dit: Milord, vous ne devriez jamais venir à l'Opera, la muſique vous plonge dans une rêverie qui vous rend méconnoiſſable. Pardonnez, Madame, reprit l'Anglois; je vous aſſûre que je ne l'écoute pas. Un profond ſoupir termina ſon diſcours. Ma compagne s'appliqua au ſpectacle, l'Anglois continua de me regarder, & moi je me fis des reproches en ſecret ſur la ſatisfaction que je trouvois à être aimée: Florimont régnoit ſur mon cœur; mais ma vanité, & je ne ſçai quels

ſentimens en moi ne vouloient point être inutiles. Nous ſortîmes de l'Opera, l'Anglois me donna la main, & monta ſans façon dans le caroſſe de mon amie; il ſoupa avec nous. Madame d'Horriſſon lui fit la guerre ſur ſon air contemplatif. Il répondit qu'il ne ſe reconnoiſſoit plus lui-même: Cette belle Françoiſe, diſoit-il en me montrant, m'a ôté l'uſage de la parole; elle vient de prendre un ſi grand aſcendant ſur moi, que ſi elle n'eſt auſſi compatiſſante que belle, je mourrai d'amour & de douleur. Pauvre Milord! reprit Madame d'Horriſſon, voilà le tems que je vous avois prédit arrivé, où une ſeule femme vengeroit toutes les autres de vos infidélités. Continuez, interrompis-je, j'entens volontiers raillerie; je vous aſſûre que j'aurois trouvée très-extraordinaire que Monſieur ne m'eût pas

dit des douceurs; étant ſeul ici, il doit faire les honneurs de la politeſſe Angloiſe. Un homme qui ſe trouve pour la premiere fois avec une Dame , eſt obligé de louer ſa figure, quand même elle ſeroit laide; une déclaration d'amour ſe prononce tout de ſuite, c'eſt un tribut que l'on doit au beau ſexe, & ce tribut ne ſe rend qu'une fois : Les femmes doivent auſſi louer les hommes ſur la nouveauté & la délicateſſe de leurs expreſſions, ſur leur bon goût à s'habiller, cela ſe publie dans le monde; ainſi chacun eſt content de ſoi. Si par hazard on ſe rencontre, on ſçait à quoi s'en tenir; on ne penſe plus qu'à briller ſur des matieres differentes, la converſation devient enjouée; l'amour qui en fait l'avant propos, n'eſt plus néceſſaire; & ce ſeroit tomber dans une langueur inſupportable, que de répéter

une déclaration d'amour. Attendez-vous donc, me dit Milord, à beaucoup d'ennui ; car je vous dirai cent mille fois que je vous aime, ne vous en prenez qu'à vous de mon importunité ; je vous plains de m'avoir fait naître une passion que je ne puis vous inspirer. Si cela est, lui repartis-je, je traiterai la chose sérieusement, & je prendrai le parti de vous fuir. Et moi, celui de vous suivre par tout, repliqua-t-il. Courage, dit Madame d'Horrisson, & l'époux de Celenie ne méritera-t-il point quelqu'égards ? ne crainderai-vous point qu'il devienne jaloux ? Non, dit-il, mon amour sera si désintéressé, qu'il s'en rendra lui-même le protecteur. L'arrivée de Florimont fit cesser cette conversation ; il m'avoit promis de me joindre chez mon amie, il se placa à côté de Milord qui l'accabla de caresses. Florimont

prit une véritable estime pour ce Seigneur qui nous engagea d'aller dîner chez lui le lendemain. Comme je vous ai déja dit que j'étois voisine de Madame d'Horrisson, je retournai chez moi à pied avec Florimont ; Milord nous accompagna. Nous passâmes devant une maison dont la porte étoit ouverte, nous entendîmes un homme qui se répandoit en reproches contre quelqu'un ; nous arrêtâmes pour l'écouter. La personne que cet homme querelloit si bruyament, paroissoit d'une docilité qui n'étoit pas naturelle. Nous allâmes jusqu'à l'endroit où la scéne se passoit, & nous vîmes ce personnage, à l'heure de minuit, qui visitoit dans tous les coins d'une chambre, il tenoit en sa main une épée, & disoit : Comment ! misérable, tu as changé ton épée d'or contre une de cuivre ! Il

adressoit ces paroles à quelqu'un qui étoit couché, & qui ne répondoit non plus qu'une Statue; il chercha ensuite dans les poches d'un habit, & s'écria: Ah! fripon, vous aviez la clef de ma cave, je ne m'étonne plus si mon vin étoit toujours au bas. Il lut après plusieurs papiers, & courut d'un air furieux vers le lit : Ah! traître! Ah! coquin, tu étois marié sans le consentement de ton pere! Scelerat, tu fais bien d'être mort, car je te tuerois.

Une femme entra dans la chambre, & lui dit : Fi, Monsieur, vous feriez bien mieux de pleurer votre fils, que de le gronder sur les bagatelles que vous découvrez. Elle se tourna vers nous, & nous dit : C'est un fils unique qui vient de mourir de consomption, & ce vieux fou, aulieu de gémir de sa perte, s'amuse à regretter son vin & son argent.

Nous sortîmes de cette maison, en détestant l'avarice des hommes. Florimond offrit des liqueurs à Milord Maiderlaüre, c'est le nom de ce Seigneur; il en but d'une qu'il sçavoit qu'on nommoit en France le parfait amour. Il nous quitta en me disant d'une voix basse, qu'il me prioit de me souvenir de ce qu'il avoit pris chez moi.

Je me couchai l'esprit rempli de l'idée de Milord, je le rêvai toute la nuit, il me sembloit que j'avois pour lui une tendresse extrême, que je le serrois dans mes bras, que je le baisois, & qu'il ne me répondoit que par des larmes. A mon réveil, je dis tout bas: hélas! Quand on aime tant un homme en dormant, il est rare qu'on ne l'aime pas un peu étant éveillée. Je me surpris à ma toilette avec plus d'attention à me parer que je n'avois coutu-

me; j'achevois de m'habiller ; lorsque Milord, & Madame d'Horrisson vinrent me chercher; que vous dirai-je ? la présence de ce Seigneur me rendoit émuë, je sentois battre mon cœur: infortunée que je suis! disois-je en moi-même, je n'ai plus pour mon époux, qu'une amitié tranquille; Milord captive toute mon attention, mon devoir veut que je le fuïe; je croyois n'aimer que l'amour que je lui donnois, mais j'aime sa personne. Je m'apperçûs qu'il n'avoit rien negligé pour se parer, son habit étoit magnifique, il avoit l'air d'un Heros; quoiqu'il pût bien avoir cinquante ans, il n'en paroissoit pas quarante, ses yeux étoient d'une beauté inexprimable; c'étoit de ces yeux conquerans qui disent à la fois, je suis aimé, & j'aime; il me donna la main, & il me parut qu'il trembloit. Sa maison

étoit un vrai palais; mais je ne regardois rien, j'étois en garde contre moi-même. Florimont, dont l'eſprit étoit libre, tint une converſation charmante; Milord fit les honneurs de ſa table avec une nobleſſe digne de lui; on ſervit le deſſert, une Muſicienne vint ſe mettre très-reſpectueuſement au bout de la table; c'étoit une Italienne qu'on nommoit Foſtina, ſa voix me parut divine auprès de toutes celles que j'avois entenduë. J'aurois paſſé ma vie à l'écouter; Milord fut ravi de mon attention, il la récompenſa genereuſement en lui donnant un diamant de quatre cens piſtoles, elle ſe retira fort ſatisfaite. Les filles d'Opera d'Angleterre n'ont pas beſoin d'avoir des amans pour avoir des bijoux, il ſort des perles & des rubis de leur goſier; pour parler plus vraiſemblablement, leur ſeule voix leur en

attire. Foſtina avoit dix mille livres ſterlins de rente, qui font dix mille loüis de France. Maiderlaure nous fit paſſer après le dîner dans un cabinet, dont les murs & le plafond étoient ornés de criſtal de roche, des fauteüils d'yvoire ſculptés en faiſoient tous les meubles, le plancher étoit de marbre blanc, les fenêtres de glace & les rideaux de damas blanc des Indes. Je trouvois ce cabinet ſi joli, que je ne pouvois le quitter; croiriez-vous, me diſoit Celenie, que le goût change ſur les couleurs, comme ſur toute autre choſe? Autrefois j'aimois le couleur de roſe, à preſent j'aime le blanc; je craignois, continuoit-elle, d'être de la même inconſtance à l'égard de l'amour. Nous fûmes nous promener dans un beau jardin, Milord me donna le bras & me dit: tous les cœurs ne vous étoient-ils

étoient-ils pas ſoumis en France? Falloit-il venir à Londres en ſurprendre un, que vous ne voulez pas recevoir? De grace, Madame, dites-moi, me trouvez-vous ſi indigne de votre eſtime? Vous la méritez ſi fort, lui repartis-je, que je veux vous en donner des preuves. Je ſçai ce que je dois à une perſonne d'une auſſi grande conſequence que vous. Ah! Cruelle, je vous entends, repliqua Milord; non vous ne me fuirez pas; non, mon amour me donnera le ſecret de fixer votre préſence. Je fus joindre Madame d'Horriſſon, Milord tira Florimont à l'écart, ils parlerent quelque tems enſemble; je remarquai que mon mari lui faiſoit des réverences, comme d'actions de grace; j'avois une grande envie de ſçavoir ce que Milord lui avoit dit, je précipitai mon départ dans l'impatience de l'apprendre. Lorſque je fus ſeule

avec Florimont, je le priai de m'inſtrùire de ce que Milord lui avoit dit en particulier; Milord! s'écria Florimond? C'eſt un homme adorable, & je ſacrifierois ma vie pour lui. Cher Comte, m'a-t-il dit, je ſuis reſté le ſeul d'une grande famille; j'ai deſſein d'aller vivre en France; j'y pris autrefois des engagemens, que je n'ai point ſuivis. Je veux, s'il eſt poſſible, réparer les fautes de ma jeuneſſe; j'ai des richeſſes conſiderables, je les veux partager en deux, en vous adoptant pour mon fils. Je vous en donnerai une partie. Soyons unis, vos interêts ſeront les miens; acceptez-vous l'offre que je vous fais? Il eſt à propos, dis-je, en interrompant Florimont, que ma confiance paye la vôtre. Milord m'a dit à moi: Je vous aime, Madame, & je n'aimerai jamais que vous. N'eſperez pas éteindre

une passion qui durera autant que ma vie; ne croyez pas non plus me dérober votre présence; mon amour me donnera un secret pour la fixer. Ah! Voilà de beaux contes, s'écria Florimont, c'est la manie de toutes les jolies femmes, de croire qu'on ne peut leur rien dire d'obligeant, sans mourir d'amour pour elles! Ne dérangez point, je vous prie, mon bonheur. J'ai trouvé, dans mon pere, l'indifference d'un étranger; je trouve dans un étranger la tendresse d'un pere, vous agréerez, s'il vous plaît, que j'en profite. Vous trouverez bon aussi, lui dis-je, d'un air piqué, que je ne me mêle point de vos affaires; vous verrez, Milord, ailleurs que chez moi, cet homme n'est point indifferent, je vous dirai même que j'incline pour lui. Tant mieux, repliqua Florimont, c'est une marque que vous avez du

diſcernement; l'inclination eſt le moindre hommage que l'on doive au vrai mérite.

Quelques jours après, il amena chez moi Maiderlaure, je rougis à ſon abord & ne pûs me défendre d'être charmée de le voir; le Comte affecta malicieuſement de nous laiſſer enſemble. Milord, après une converſation un peu embarraſſée, ſe jetta à mes pieds: Ne vous alarmez point, Madame, me dit-il, ſi j'oſe encore vous parler de mon amour, il ne doit point vous offenſer, je vous jure que j'aime plus votre gloire que vous-même.

Votre vertu m'eſt chere, non, je ne voudrois pas que Celenie fût capable de foibleſſe, je l'adore, mais je la reſpecte, je ſuis attaché à elle par des liens qui me rendent ſon abſence inſuportable, je ne puis vivre ſans la voir; je lui demande pour toute recon-

noiſſance de ne me point fuïr. Vous fuïr ! Milord, lui repondis-je, cela ne me ſera pas poſſible; à preſent que je connois la beauté de vos ſentimens, ils vont faire la douceur de ma vie. Je vous dirai plus, je ſerois au déſeſpoir, ſi vous ne m'aimiez pas, je ſens que votre amitié m'eſt neceſſaire, que je ne pourrois m'en paſſer. Je ne ſçai ce que mon cœur me dit pour vous, mais il vole au-devant de votre tendreſſe, & ſemble m'aſſurer que la mienne vous eſt dûë. Oüi, Madame, oüi, mon aimable Celenie, repartoit Milord, en me baiſant la main. Mais, que vois-je ! pourſuivoit-il, en regardant une bague que j'avois au doigt. D'où tenez-vous ce bijoux ? En achevant ces mots, il devint pâle. Hélas ! lui répondis-je, il me vient d'une perſonne à qui je dois tout ce que je ſuis. Permettez moi, dit-il, en tirant

la bague de mon doigt de l'obſerver de plus près, il pouſſa une petite vice qui m'étoit inconnuë, & découvrit un portrait, il ſe leva avec précipitation, & s'écria tout hors de lui; Clarice! Infortunée Clarice, qu'êtes-vous devenuë? De grace, dites-moi où je puis la trouver. Vous pleurez, Madame, ah! Clarice n'eſt plus. Il ſe laiſſa aller dans un fauteüil, la force du ſang s'exprima en moi ſi vivement, que je tombai à mon tour à ſes pieds. Moderez, lui dis-je, la douleur qui vous preſſe, c'eſt un malheur irreparable. Celenie, dit-il, en me baignant de ſes pleurs; ma tendreſſe pour vous étoit bien legitime; vous êtes ma fille, je lui baiſai cent fois les mains, & lui dis tout ce que je croyois le plus capable d'adoucir ſon chagrin. Florimont revint! Quoi! dit-il, Celenie eſt aux pieds de Milord? Ve-

nez, lui dis-je, cher Florimont, venez m'aider à consoler mon pere. Je lui montrai le portrait de Milord qui étoit dans la bague que je tenois de Clarice; Maiderlaure tendit la main à mon époux. Je n'ai plus besoin, lui dit-il, de vous adopter, venez embrasser votre pere. Il tira de sa poche une petite boëte, & me fit voir une bague, semblable à celle que j'avois, qui renfermoit le portrait de Clarice. Celenie auroit continué son recit; mais on vint nous dire que le dîner étoit servi.

Nous étions à peine à table, qu'un enfant de treize ans beau comme le jour nous demanda la permission de dîner avec nous, il ajoûtoit qu'il avoit l'honneur de loger dans la même maison; nous l'acceptâmes, & nous nous apperçûmes pendant le repas qu'il étoit fort triste, & qu'il s'ef-

forçoit de retenir ses larmes; Celenie lui demanda le sujet de son chagrin. Hélas! dit-il, je suis un enfant perdu, mon histoire n'est pas digne de vous être recitée, cependant si vous l'ordonnez, je vous apprendrai mon sort.

Je ne rougis point de vous avoüer que mon pere est d'une très-basse naissance, puisqu'il n'est que le fils d'un Maître d'Ecole de C***, mais il avoit beaucoup d'ambition. A l'âge de dix-huit ans, il quitta la maison paternelle & se rendit à Paris, il avoit pour tout argent dix pistoles, il hasarda d'aller joüer à l'Hôtel de G***. Pour son coup d'essai, il gagna trente loüis; il pensa aussitôt à acheter des habits, & pour être plûtôt servi, il en acheta de tous faits. Il retourna joüer, surcroît de bonheur, il gagna cent loüis; il crut alors que sa fortune étoit faite, & fut

loger

loger dans le Fauxbourg Saint Germain, dans un Hôtel où l'on ne prononçoit pas dix mots, qu'il n'y eut cinq excellences. Le nom de mon pere étoit Marin : il y ajoûta une sillabe qui fit Marinville ; mais comme cela lui paroissoit encore trop uni, il resolut, pour plus de dignité, de se faire appeller le Comte de Marinville ; avec ce beau nom il falloit un carosse de remise, & tout au moins un Laquais, il prit l'un & l'autre, & se trouva bientôt faufilé avec le beau monde. Qui dit le beau monde, dit le monde bien mis & galonné. Comme il se trouvoit à Paris dans le temps de l'Eté, la Foire de Bezons arriva, il y alla dans son carosse avec un complaisant : lorsqu'il fut dans cette promenade, il descendit de son équipage, & voulut bien fouler l'herbe de ses pieds. Il fut surpris par la vuë

d'une Demoiselle qui lui parut belle comme l'amour. Il reste immobile & devient éperduëment amoureux; il n'étoit pas le seul à qui cette belle plaisoit; car dans le temps qu'il la considere, il se forme un cercle de Cavaliers autour d'elle qui lui ferme le passage. Une Dame qui paroissoit sur le retour, piquée de voir tant d'adorateurs auprès de cette jeune personne, se mit à crier qu'il y avoit dans le monde des beautés scandaleuses, & que quand on avoit de ces beautés là, il falloit se tenir chez soi close & couverte. Voyez, Mademoiselle, disoit-elle, à la jeune fille, comme tous ces Messieurs vous regardent. La Demoiselle, sans se déconcerter, dit à ceux qui l'environnoient: hé! Messieurs, pourquoi me regardez-vous? Que ne regardez-vous plûtôt Madame? La prude, par ce discours, fut la

risée de toute la troupe. Mon pere suivit constamment sa belle inconnuë, il sçait, dès le soir même, qu'elle est de Champagne, qu'on l'appelle Mademoiselle du Rosier, qu'elle est sous la conduite d'une tante, & qu'elle a vingt mille écus en mariage; sa demeure étoit dans un Hôtel garni au Marais; elle n'étoit venuë à Paris que pour voir Paris. Mon pere pensa d'abord aux interêts de son amour, puis il passa à ceux de sa fortune; il fut pendant quelques jours l'ombre de cette Demoiselle. Comme il étoit d'une belle figure, il en fut plus que remarqué. Enfin, il eut la permission d'aller chez elle. J'oublie de dire qu'il continuoit toûjours à joüer d'un grand bonheur, & qu'il comptoit au moins mille écus devant lui, avec lesquels il esperoit emmener les vingt mille de Mademoiselle du

Rosier. Il loüa des diamans, & emprunta des tabatieres d'or qui étoient souvent au nombre de cinq ou six dans ses poches, avec cela, il ne finissoit point de prendre du tabac, ce qui lui grossit même un peu le nez. Mademoiselle du Rosier étoit ébloüie de la magnificence de mon pere, elle n'osoit penser qu'il la demanderoit en mariage, & se contentoit de le desirer. Enfin, ce qu'elle souhaitoit, arriva, il lui jure qu'il ne peut vivre que pour elle, & qu'avec elle; il se dit maître d'un grand bien, il est accepté, il la presse de s'informer de sa naissance, de ses avantages; elle veut, dit-elle, s'en rapporter à sa phisionomie; il loüe pour vingt mille francs de diamans, & lui en fait present. Ce don fait des merveilles & empêche qu'on ait la moindre idée de faire des enquêtes. Il devient en peu de tems

possesseur de la belle & de sa dot, dont le tiers servit à faire des emplettes, l'autre paya les diamans; & comme la fortune est toujours inconstante, le reste s'évanoüit au lansquenet. Le Comte ne perdit point courage, il avoit la ressource des diamans de sa femme, il les lui retira, sous prétexte qu'ils n'étoient pas bien montés, il les vendit, & l'argent en fut encore perdu; il diminua lui-même sa garderobe pour adoucir l'inquiétude de la Comtesse qui se trouvoit moins belle sans diamans; il en acheta du Temple qui remplacerent les véritables; la Champenoise & sa tante n'étoient pas connoisseuses. Les habits de la nouvelle mariée furent emballés pour être envoyés, disoit-on, en Normandie, où l'on devoit bientôt se rendre, mais ils resterent à Paris, & servirent à payer des dettes un peu criardes. La tante

qui devint incommodée fut par ordre des Médecins reprendre l'air natal. La niéce mouroit d'impatience d'aller aussi prendre l'air dans ses belles terres de Normandie. Les laquais parisiens furent chassés comme de mauvais sujets ; on avoit des domestiques Normands cent fois plus fideles. Comme la Comtesse étoit grosse, il lui fut conseillé de prendre tout simplement la voiture publique, parce qu'elle y seroit moins cahotée, que dans une chaise de poste. Bien entendu pourtant qu'on viendroit au devant d'elle avec un équipage à moitié chemin ; ainsi la credule Champenoise se laissoit conduire. Elle commença à s'inquiéter, quand elle ne vit point de carosse, elle s'ennuyoit beaucoup d'être si longtemps de niveau avec de petites bourgeoises. On arrive à C***, point de laquais. Il faisoit

nuit, point de flambeau. On crie, on demande au moins un caroſſe : il n'en eſt pas beſoin, dit ſon mari en ſoupirant, nous ſommes à un pas du logis. La porte de ce logis étoit ſi petite & ſi baſſe, qu'il falloit ſe courber pour la paſſer. A cet aſpect, la Comteſſe fut frappée comme d'un coup de foudre; deux petits garçons en ſabots ſautent au col de Marinville. Hé! Bon jour mon frere! Le bon homme de pere l'embraſſe en le grondant un peu d'avoir quitté la maiſon ſans congé; un gigot à la broche que la mere tournoit, fut brûlé d'un côté pendant toutes ces embraſſades. La Comteſſe, à moitié morte, ſe laiſſa tomber par terre, ſa belle mere en la relevant lui dit: tredame! notre Brû, je crai que l'orgueu vos fait mal? On la porte toute évanoüie ſur un lit qui lui étoit deſtiné, & dont les rideaux étoient d'une tapiſſerie,

qu'on croyoit avoir été de bergame; il n'y avoit point de ciel de lit, parce que le haut de la chambre en servoit. Lorsqu'elle eut reprit ses esprits, elle répandit un torrent de larmes; on la laissa seule pour ne pas aigrir sa douleur. Le lendemain, mon pere fut se jetter à ses pieds, & lui demanda pardon de sa tromperie. Elle feignit de s'appaiser, & quelques mois après qu'elle m'eut donné naissance, elle se sauva en Champagne chez ses parens. Mon pere ne courut pas après elle. Il amassa de l'argent, & se fit Procureur. Il vit à present avec assez d'aisance, & moi je suis, pour mon malheur, le rebut de ces deux époux; tantôt chez l'un, & tantôt chez l'autre, je m'y trouve également malheureux. Quand je suis chez ma mere, elle me reproche que je ressemble à mon pere, & que je suis aussi fourbe que lui.

Lorſque je ſuis avec mon pere, il me dit que je ſuis du caractere de ma mere, que j'ai ſa diſſimulation & ſon orgüeil, enfin je les ai quittés, & ſuis venu ici dans le deſſein de paſſer aux pays étrangers. Celenie qui avoit beaucoup ri de l'avanture du petit Marin, ſe prit de compaſſion pour lui, elle lui dit de reſter avec elle, & qu'elle prendroit ſoin de lui. Il la remercia avec beaucoup de reconnoiſſance. Je retournai avec Celenie dans ſon appartement, & la priai de m'apprendre la ſuite de l'Hiſtoire de Milord, ce qu'elle fit ainſi.

Fin de la cinquiéme Partie.

HISTOIRE DE CELENIE.

SIXIE'ME ET DERNIERE Partie.

MAiderlaure nous dit : Je ne differerai pas long-tems à vous inftruire de ce que vous avez l'impatience de fçavoir ; mais il faut que je vous quitte ; préparez-vous à venir loger demain chez moi. Adieu, chere Celenie, adieu mes enfans, vous allez être toute ma consolation. Je ne vous laifferai point aller,

lui dis-je, vous voulez vous livrer à des réflexions trop triſtes. Ne vous oppoſez point à mon deſſein, dit-il, je me diſſiperai par les ordres que je vais donner dont vous ne ſerez pas fâchée. Il partit comme un éclair. Quand je fus ſeule avec Florimont, il me dit: Chere épouſe, voilà un changement dans votre fortune qui ne me flate que pour vous; car vous ſçavez que je n'ai aimé en vous que vous-même; qui pouvoit douter que vous fuſſiez d'une noble origine? Il ne faut que vous voir & vous entendre pour ſe le perſuader: Notre état n'excitoit point l'envie, vous allez être riche, cependant... N'achevez pas, lui dis-je, mes richeſſes ſeront les vôtres, je vous dois plus que vous ne me devriez quand je vous donnerois une couronne. A peine étois-je éveillé le lendemain, que je re-

çûs un billet de Milord. On me le presenta avec un petit coffre d'écaille travaillé en perles fines; ce billet renfermoit ce qui suit.

JE vous envoye, ma chere fille, des diamans pour vous parer; il y en a deux pour le Comte votre époux, que vous lui présenterez de ma part. Venez chez moi l'un & l'autre aussi-tôt que vous serez habillée; je vous attens,

MAIDERLAURE.

Il y avoit pour cent mil écus de pierreries dans le petit coffre. Je pris mon habit de nôce qui étoit d'étoffe d'argent, je me trouvai éclatante en diamans. Nous nous rendîmes chez Milord: je fus surprise de le trouver en noir avec des pleureuses; je ne pus retenir mes larmes. Nous fûmes long-tems sans parler; enfin Maiderlaure me dit:

Votre deüil eſt fini, ma chere Celenie, & le mien ne fait que commencer. Si vous nous aimez, lui repartis-je, vous banirez une triſteſſe qui altereroit votre ſanté ; nos jours ſont attachés aux vôtres, conſervez-vous, je vous en conjure ; la ſituation où je vous trouve ne m'a pas permiſe de vous remercier du magnifique preſent.... Taiſez-vous, dit-il en m'embraſſant, tout ce que j'ai eſt à vous. Il nous mena dans l'appartement qu'il nous avoit deſtiné, dont le cabinet orné de criſtal de roche en faiſoit une piéce. Je vis entrer deux Anglois à qui il me préſenta : Voilà ma fille, leur dit-il. Ils me baiſerent la main ; tous les domeſtiques de Milord vinrent me rendre leurs reſpects, la joye éclatoit dans leurs yeux. Je me promis bien de la récompenſer. Mon pere avoit envoyé chercher Madame d'Horriſſon;

elle prit beaucoup de part à notre reconnoiſſance. Nous fûmes tous nous mettre à table. Je me trouvai aſſiſe vis-à-vis d'un tableau qui repréſentoit un illuſtre Perſonnage ; il montroit d'une main un Vaiſſeau, & de l'autre il flatoit un Chat. Cette attitude me parut ſinguliere. Madame d'Horriſſon voyant mon attention à la regarder, me dit : Je devine votre penſée, ce ſourire railleur me perſuade que vous n'approuvez pas qu'un homme d'un certain âge ſe faſſe peindre de cette maniere ; quoique les Chats ſoient aimés dans le monde, ce goût eſt devenu à la mode ; & une Françoiſe, pour le juſtifier*, a dit :

* La paſſion des chats eſt celle des grands cœurs,
Elle entraîne après ſoi d'heroïques bonheurs ;
Un quidam par ſon chat fut Gouverneur à Londres.

* *Du ſecond chant du Poëme Minet, imprimé à Amſterdam.*

Je vous expliquerai ce qu'annoncent ces vers parla repréſentation de ce tableau, ſi Milord n'en veut pas prendre la peine. Non, Madame, repartit Maiderlaure, vous vous en acquiterez mieux que moi ; dailleurs je me réſerve pour un récit qui intéreſſe Celenie. Madame d'Horriſſon reprit ainſi la parole.

Hiſtoire de Richard Woitinton.

RIchard Woitinton naquit à Clocheſter de pere & mere très-pauvres. Si la fortune fut cruelle à ſon égard, la natute l'en dédommagea, en lui prodiguant ſes dons. Il étoit de la plus belle figure du monde, & avoit le ſon de la voix ſi gracieux, que quiconque l'auroit entendu parler, ſans regarder ſon air indigent, l'auroit crû tout au moins le fils d'un Milord, tant il avoit le ton

de condition. Un Lapidaire qui avoit une maison de campagne près de Clochester, voyant le petit Woitinton si joli, & dénué du néceſſaire, en eut pitié; il le fit habiller, & le mena à Londres. Cet homme que l'on nommoit Hali, étoit groſſier, mais bon & liberal. Hali avoit une fille, qui, ſans être réguliérement belle, avoit des graces & une douceur qui la faiſoient aimer de tous ceux qui la voyoient. La jeune Hali prit de l'affection pour Woitinton; ils étoient du même âge; elle pouſſa la complaiſance juſqu'à apprendre à lire & à écrire à ſon petit domeſtique, de quoi il profita ſi bien, qu'en ſix mois il en ſçut autant que ſa maîtreſſe.

Le cœur de Woitinton n'étoit rien moins qu'inſenſible, il aimoit beaucoup Mademoiſelle Hali; mais il cachoit ſes ſentimens

mens avec adreſſe, il étoit fier: Je ne veux point, diſoit-il, m'expoſer à faire une déclaration qui m'attireroit des mépris; on ne manqueroit pas de me reprocher ma baſſeſſe & mon infortune, je ne parlerai de mon amour que lorſque la richeſſe m'aura mis de niveau à celle que j'aime: mais comment l'acquerir cette richeſſe? Partons, continuoit-il, & allons la chercher en des Pays éloignés, puiſque ma Patrie me la refuſe. Il étoit occupé de cette penſée, lorſque par ſa fenêtre il vit une troupe d'enfans qui s'efforçoient, à coups de bâton, à aſſommer un petit chat. Le pitoyable Richard vole à ſon ſecours, & l'arrache de leurs mains: Il le cache dans ſa chambre, & le nourrit ſi bien, qu'en peu de tems il le rendit le plus beau chat de Londres.

Richard avoit l'ame noble &

compatiſſante ; il ſe livroit à un chagrin extréme auſſi-tôt qu'il entendoit Hali gronder ſa fille ; les baſſes épithetes qu'il lui donnoit étoient comme autant de coups de poignard dans le cœur du tendre Woitinton. Un Capitaine de Vaiſſeau vint un jour rendre viſite à Hali, il fut ſurpris de la belle phiſionomie de Richard ; il lui demanda s'il ne ſeroit pas bien aiſe de voyager ? Richard lui repartit qu'il ne vouloit pas quitter ſon bon Maître ; mais auſſi-tôt qu'il vit le Capitaine hors du logis, il courut lui demander en grace de l'emmener avec lui. Le Capitaine y conſentit : As-tu quelque choſe, lui dit-il, pour échanger avec les Etrangers ? Non, répondit triſtement Woitinton, hélas, je n'ai qu'un chat. Hé bien, reprit le Capitaine, emporte-le, peut-être que tu le vendras dans quelques Pays où

il ne s'en trouve point. Woitinton, ſans dire adieu à Hali ni à ſa fille, s'embarque avec ſon Chat. Le Capitaine fit aborder ſon Vaiſſeau à un Port de France, il ſéjourna quelques jours en cet endroit ; Woitinton reſta dans le Vaiſſeau avec les Matelots. Un matin qu'il dormoit profondément, il rêva qu'il étoit vêtu avec des habits magnifiques, que nombre de valets s'empreſſoient à le ſervir, & que les Grands de Londres l'accabloient de careſſe. Il ſe réveille fort agité : Pourquoi, dit il, un ſonge vient-il me rendre mon état inſuportable ? A peine eſt-il rendormi, qu'il rêve encore la même choſe ; enfin il ſe leve ; & rempli d'idées de grandeur, il va ſe promener dans la Ville avec un de ſes camarades ; il entendit le carillon d'une cloche qui ſonnoit un air ſur lequel il trouva bien-tôt des pa-

roles qu'il chanta ainſi.

Woitinton
Vas, retourne
Tu ſeras Gouverneur de Londres;
Woitinton
Sera Seigneur à London.

Adieu, dit-il à ſon camarade, je vais remplir un ſi beau deſtin.; n'entend-tu pas les cloches qui me diſent que je ſerai Gouverneur de Londres. Son camarade crut d'abord qu'il plaiſantoit; quand il vit que c'étoit tout de bon qu'il vouloit partir, il penſa qu'il étoit devenu fol. Il fit ſon poſſible pour le détourner de ce deſſein; & pour mieux y réüſſir, il parodia les paroles de Richard, & chanta ſur le même ton.

Woitinton
S'il retourne
C'eſt que la tête lui tourne;
Woitinton
Sera toujours poliſſon.

Richard lui lança un regard qui marquoit toute ſon indignation, il le quitte ; & ſans ſe ſouvenir de ſon chat, il part ſur le champ. L'amour, l'ambition furent comme deux aîles qui le tranſporterent à Londres ; il demande pardon à Monſieur Hali de ſa fuite, & rentre dans la ſervitude.

Woitinton avoit un de ces génies paiſibles qui ne ſont point ingénieux à ſe tourmenter ; au contraire, il ſe rendoit heureux d'avance par l'eſpoir de le devenir. Il étoit de plus en plus épris de Mademoiſelle Hali, il la ſervoit avec un zéle dont l'amour ſeul rend capable. Cinq ans s'étoient écoulés depuis ſon retour, lorſque le Capitaine du Vaiſſeau revint chez le Lapidaire. Richard ne ſe trouva pas au moment qu'il arriva. Le Capitaine demande d'abord des nouvelles de Woitinton, il ajoûte que ſa

fortune est faite, qu'il a dans son Vaisseau pour cent mil écus de marchandises à lui remettre. Hali surpris, s'écria : Comment cela se peut-il ! C'est, repliqua le Capitaine, un Chat qu'il a mis dans mon Vaisseau qui les lui a attirés. Nous avons abordé dans un Isle où l'on n'avoit point vû de ces animaux ; les Habitans ont été si charmés de la douceur & de la gentillesse de cette bête, que pour l'avoir ils m'ont donné tout ce que je leur ai demandé, ce que j'ai fait valoir au profit du petit Woitinton. Il achevoit ces mots, lorsque ce jeune homme parut ; le Capitaine se leve, court l'embrasser. Richard ne sçut à quoi attribuer tant de politesse ; l'ordre étoit donné pour faire apporter chez Hali les effets qui devoient être à Richard ; on les pose à ses pieds, & on lui dit qu'ils lui appartiennent. Il jetta un re-

gard plein de tendresse sur Mademoiselle Hali qui se réjoüissoit de ce bonheur. Parmi ceux qui apportoient les balots, il reconnut le mauvais Plaisant qui avoit parodié la chanson de Woitinton; loin d'en conserver du ressentiment, il lui fit un present considerable. Richard ne sçavoit de quels termes se servir pour remercier le Capitaine, qui étoit un homme d'une probité aussi rare que respectable. Le nouveau riche parut bientôt avec des habits convenables à son opulence Quand Mademoiselle Hali le vit si magnifique, elle s'applaudit d'avoir inspiré une passion qui n'avoit pas été si cachée qu'elle ne s'en fût un peu apperçûë. Le Lapidaire dont les affaires n'avoient pas bien tourné, rechercha lui-même l'alliance de Woitinton, qui ne se fit pas prier pour épouser sa chere Hali. Il fut si heureux

dans ſes entrepriſes & ſur mer, & ſur terre, qu'en dix années il devint un des plus riches de la Ville. Il tira ſes parens de la pauvreté, & donna de grandes marques de ſa reconnoiſſance au Capitaine de Vaiſſeau. Joignant à un air noble beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, il fut bien reçû à la Cour. Le Roi le fit Gouverneur de Londres ; Richard eut même l'honneur de donner un feſtin à Sa Majeſté Britannique. Il ſçut faire un ſi bon uſage de ſes richeſſes, que jamais infortuné ne ſortit de chez lui les mains vuides. Il aima toujours tendrement ſon épouſe, & n'oublia pas que le premier mobile de ſa fortune étoit un Chat. Par une eſpece de reconnoiſſance il ſe fit peindre en flattant un de ces animaux, & c'eſt de ce tableau dont vous voyez ici une copie. Je remerciai Madame d'Horriſſon de ce qu'elle

qu'elle avoit eu la complaiſance de me réciter. Quand nous eûmes dîné, Milord, en s'adreſſant à moi, dit : Je vais vous tenir la parole que je vous ai donnée. Chacun garda un profond ſilence, il commença ſes avantures en ces termes.

Hiſtoire de Milord Maiderlaure, & de Clarice.

JE ſuis né à Londres. Mon pere étoit Gouverneur d'une Province d'Irlande, il ſe nommoit Kinkam Maiderlaure. Il tenoit un rang conſiderable à la Cour, & avoit toutes ſortes de dignités : Il étoit Preſident, Miniſtre, Milord, Chevalier de la Toiſon, & de la Jarretiere. Il n'eut que moi d'enfans. Ma mere mourut en me donnant le jour. J'eus une éducation conforme à ma naiſſance. Lorſque mes études étant

finies à l'âge de dix-sept ans, je priai mon pere de me permettre de voyager ; je désirois sur tout voir la France. Mon pere m'accorda ce que je lui demandai, à condition que je ne serois que trois ans absent ; il me donna douze mille guinées, & me promit de m'en envoyer tous les ans autant en quelque lieu que je fûsse, ajoûtant que cela me devoit suffire, puisque l'abondance des biens ne servoit qu'à donner de l'orgüeil, & à faire tourner la tête. Je partis de Londres accompagné d'un valet de chambre & d'un laquais. Mon dessein fut d'abord de voir la Normandie ; comme je sçavois passablement le françois, il ne me fut pas difficile de connoître que la Normandie renfermoit un grand nombre de beaux esprits.

Je fis connoissance avec un Gentilhomme que l'on nommoit par sobriquet le Chevalier ga-

lant ; il étoit le complaisant de toutes les belles : pour moi j'étois naturellement indifférent , je les regardois comme quelque chose qui réjoüit la vûë sans toucher le cœur. Le Chevalier me railloit sur ma froideur ; il disoit que ce défaut me venoit de mon climat , que le soleil échaufoit foiblement l'Angleterre ; que ses Habitans n'avoient précisément de feu que ce qu'il leur en falloit pour exister, qu'ils en manquoient absolument pour l'amour. Mon heure n'est pas encore venuë, lui disois-je , on peut à mon âge se dispenser d'être amoureux. Non, repartoit-il , il faut que votre cœur soit occupé, rien n'est plus triste que de ne point aimer ; on manque d'une certaine émulation,on ne cherche point à plaire. Il est vrai, lui répondis-je ; mais aussi l'indifférence a son mérite ; elle fait que vous jugez saine-

nient de tout ; on fait des réflexions dans la jeunesse qui donnent l'expérience d'un homme fait. Oh ! vous aimerez, Monsieur Maiderlaure, repartoit le Chevalier, vous remplirez la signification de votre nom, qui veut dire mon cher amour : J'ai conspiré contre vôtre liberté, & je gage que si vous voyez une beauté que je connois, vous vous rendrez sans résistance. A la bonne heure, lui repartis-je, je ne vous cacherai point les dispositions de mon cœur. Le Chevalier avoit en basse Normandie une belle terre située près d'une grande Ville, il me pria d'y aller avec lui. C'étoit en ce lieu que je devois voir cette beauté que l'on nommoit Mademoiselle Loisoniere : J'en avois entendu parler à beaucoup de personnes. Le Chevalier se disposa à donner un bal dans son Château, dont je

voulus faire les frais, & être le Roy. Toute la jeuneſſe de la Ville de C*** fut priée de cette fête ; on envoya un bouquet & une couronne de fleurs à Mademoiſelle Loiſoniere pour qu'elle fût la Reine du bal. J'avois un habit que Milord mon pere m'avoit donné qui auroit pû ſervir à un Roi véritable;il étoit d'une étoffe d'or variée de diverſes couleurs ; les boutons en étoient de diamans. Je déſirai d'inſpirer de l'amour, & de n'en pas prendre. Je vis cette belle perſonne, qui véritablement étoit d'une beauté parfaite ; elle paſſoit de toute la tête ſes compagnes. Cependant elle ne me fit naître aucun trouble lorſque je danſai avec elle : Il s'éleva un bruit bien flateur pour moi ; on ſe récrioit ſur ma figure & ſur ma taille ; je m'imaginai pourtant que mon habit pouvoit bien avoir la meilleure

part à toutes ces acclamations ; je fus me placer auprès de Mademoiselle Loisoniere ; & sans avoir la moindre inclination pour elle, je lui donnai seulement la satisfaction de me considerer, dont elle s'acquitta en vraye Provinciale : loin de lui dire rien d'obligeant, je regardois attentivement danser. Il y avoit plus de trois heures que le bal étoit commencé, toutes les Demoiselles m'étoient venuë prendre l'une après l'autre, lorsque par hazard j'apperçûs une jeune personne fort jolie qui se tenoit dans un coin d'un air très-ennuyé ; on n'avoit pas daigné la faire danser. Je m'intéressai à elle, & me levai d'auprès la triomphante sur qui tous les Cavaliers fixoient leurs regards, pour m'aller asseoir auprès de la jeune Demoiselle. Elle rougit beaucoup de cette marque d'attention : Sa beauté n'étoit

point encore formée, ne paroiſſant pas plus de quinze ans ; mais elle étoit tout-à-fait touchante ; de beaux yeux, un teint délicat, une bouche charmante ; ſon air de douceur & de modeſtie lui gagna entierement mon cœur. Je ſentis cette ſimpathie qui forme ordinairement les grandes paſſions ; je la conſiderois avec tant d'application, que je ne voyois point la belle Loiſoniere qui étoit près de moi pour me prendre à danſer ; elle me tira par la manche d'un air piqué. Le menuet fini, je volai à ma petite ſolitaire que je fis danſer ; je lui dis enſuite que j'allois garder ſa place ; elle revint, je la reçûs avec joye, & lui dis que je la trouvois charmante, que c'étoit à elle à qui j'aurois l'obligation de ſçavoir aimer : mais voilà ce qui paroîtra aſſez biſarre. On ne me vit pas plûtôt attaché à cette

fille, que tous les admirateurs de Mademoiſelle Loiſoniere ſe retournerent du côté de mon inclination. Le Chevalier galant étonné, dit à Clarice (c'eſt le nom de la jeune perſonne) Vous triomphez, Mademoiſelle, & votre gloire eſt d'autant plus grande, que vous ſoumettez un cœur qui n'avoit jamais connu l'amour. Clarice lui répondit : Je vous prie de ne point nommer amour un ſentiment de généroſité ; Monſieur, continua-t-elle en parlant de moi, m'ayant apperçûë dans la ſolitude au milieu d'un bal, a bien voulu la faire ceſſer. Mademoiſelle Loïſoniere qui regardoit Clarice d'un œil jaloux, ayant entendu ce diſcours, lui dit : Hé, ma petite Demoiſelle, que ne dites-vous à votre Papa qu'il vous donne des habits plus magnifiques, on vous remarqueroit plus aiſément ? Car, en-

verité, il faut être Anglois pour avoir pris garde à vous. Je ne lui répondis que par un ſourire dédaigneux ; & Clarice lui dit d'un ton fort ingénu qu'elle ne manqueroit pas de ſuivre ſon conſeil.

Je ne quittai point Clarice de tout le bal : Le Chevalier m'apprit qu'elle étoit fille d'un Gentilhomme fort pauvre, qui ne vivoit que du revenu d'une petite terre, qu'il étoit veuf, que Clarice étoit ſa fille unique, qu'elle reſtoit chez lui ſous la conduite d'une vieille gouvernante. Le Chevalier galant qui n'étoit pas le plus galant homme du monde, ajoûtoit que je penſois tout-à-fait en Seigneur, de m'être attaché à cette petite fille, que cela me ſeroit fort commode : Il y a, continuoit-il, une compenſation très-judicieuſe qui ſe fait dans le monde ; l'argent eſt pour les beautés, & les beau-

tés font pour l'argent. Je trouvai ce discours pitoyable ; mais je ne lui en marquai rien : J'avois envie qu'il me menât chez Clarice dont il connoissoit le pere. Comme je sçavois que j'allois chez des gens qui n'étoient point opulens ; je ne voulus pas, par ma magnificence, former près d'eux un contraste ; je m'habillai fort simplement. Le Chevalier me présenta à Monsieur de Seville (c'est le nom du pere de Clarice.) Ce Gentilhomme paroissoit rempli de nobles sentimens ; nous dînâmes avec lui. Clarice ne parut pas fâchée de me voir. Je demandai à Monsieur de Seville s'il vouloit me permettre de donner un bal à sa fille. Il me répondit qu'il étoit bien fâché de me refuser, qu'il n'avoit point de goût pour ces sortes de divertissemens, d'ailleurs que sa fille n'étoit point en état de figurer dans le monde,

que cependant il n'étoit pas moins reconnoiſſant de l'honneur que j'avois voulu lui faire. Si j'avois oſé j'aurois offert tout mon bien à Monſieur de Seville pour m'attirer ſon amitié ; mais je craignois le caractere railleur du Chevalier ; il avoit une façon de penſer qui n'alloit qu'à abaiſſer les perſonnes les plus eſtimables. Je trouvai un moment pour parler à Clarice, j'en profitai : Je vous adore, lui dis-je, & je vous jure qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour mériter votre cœur. Je ſens, me répondit-elle, l'extrême différence qu'il y a de votre état au mien, & mon cœur ne ſera que pour quelqu'un qui ſera mon égal. Quoi ! aimable Clarice, lui dis-je, eſt-ce plus ou moins de richeſſe qui cauſe cette différence ? Une Demoiſelle qui a de la beauté & de la ſageſſe mérite les vœux d'un Prince ; ainſi vous voyez

combien je vous fuis inferieur ? mais pourquoi chercher à vous raffûrer lorfque je n'ai pas le bonheur de vous plaire. Vous n'avez guére de pénétration, me répondit-elle, pour juftifier ma défiance ; je vous prie feulement de confiderer votre jeuneffe & la mienne; d'ailleurs vous êtes étranger, trop d'obftacles nous féparent : Plût au Ciel que je fuffe née pour vous ! Que dites-vous ! m'écriai-je, auriez-vous quelque penchant à m'aimer ? Si cela étoit je ferois trop heureux : Que votre bonté ne me foit point inutile. Un véritable amour fçait tout vaincre, le mien ne voit rien d'impoffible..... Le Chevalier galant vint nous interrompre ; & d'un air familier, il prit les mains de Clarice qui le repouffa avec dédain : Comment, lui dit-il, vous avez donc oublié les bonbons que je vous donnois

lorsque vous étiez petite. Non, Monsieur, dit-elle; mais à présent que je suis grande il me faut du respect. Le Chevalier ne répondit rien, il me pressa de retourner chez lui. Quand il fut seul avec moi, il me dit: Oserois-je vous parler avec sincerité. Je vous en prie, lui repliquai-je. Hé bien, continua-t-il, je vous avoüe que j'aimerois mieux vous voir encore indifférent, qu'épris de cette petite personne; un pareil attachement ne vous fera point d'honneur dans le monde; il auroit mieux valu aimer une beauté décidée comme Mademoiselle Loisoniere; vous auriez eu la préférence sur cent Rivaux; mais avec cet enfant vous n'aurez pour Concurrens que des moineaux & des linotes que l'on aimera peut-être plus que vous. Ah! mon cher Chevalier, lui repartis-je, vous

ne connoiſſez pas Clarice ; elle a de l'eſprit & de la délicateſſe. A l'égard de vos beautés décidées, je n'aime point une fille qui fait tant de bruit dans le monde ; de plus, eſt on le maître de ſon cœur ? Il prend rarement pour guide le goût des autres : Je ſuis enchanté de Clarice, ſa beauté eſt ſimple & ſans art ; pour ſon âge, il me ſemble qu'il n'eſt pas mal proportionné avec le mien. Il eſt vrai, dit le Chevalier ; ne vous amuſez donc point à pouſſer les beaux ſentimens, je crois que vous ferez fort bien de lui faire part de vos richeſſes. Très-volontiers, lui repartis-je, ſi elle reçoit des préſens je penſerai comme vous. Quoique j'avois fait beaucoup de dépenſe en Normandie, j'avois encore dix mille loüis. J'en mis la moitié dans une caſſette avec des boucles d'oreilles de diamans, que j'envoyai

à Clarice avec une lettre très-passionnée; elle me renvoya la cassette comme elle l'avoit reçûë, avec ce billet qui contenoit ces mots

Est-ce là ce que vous m'aviez fait entendre, Monsieur, une Demoiselle belle & sage, disiez-vous, mérite les vœux d'un Prince. J'ai donc bien dérogé dans votre esprit en peu de tems ; croyez que si je n'ai pas l'avantage d'avoir des richesses, j'ai du moins celui de sçavoir les mépriser.

CLARICE.

Je dis au Chevalier : voilà le fruit de vos conseils. Si j'avois crû mon cœur, je n'aurois pas offensé une fille respectable ; c'est une folle, dit-il, cependant gardez-vous d'agir comme cela avec toutes les femmes ; car certainement vous ne seriez pas refusé. Je me débarrassai de lui, & courus chez Clarice, je la trouvai seule

dans ſon jardin qui ſe promenoit d'un air fort triſte. Je viens, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds, vous demander mille pardons. Mon offenſe eſt griéve, je l'avouë, mais elle n'a été cauſée que par de mauvais conſeils. Je ne reſpecte rien ſur la terre autant que vous, charmante Clarice; que ſont devenuës les diſpoſitions favorables où vous étiez pour moi? L'amitié eſt bien foible, lorſqu'une ſeule faute la détruit. Levez-vous, dit-elle, j'oublie tout; mais ne ſuivez plus les mauvais conſeils. Je lui baiſai la main malgré ſa réſiſtance; nous eûmes une converſation courte, mais tendre; ſa gouvernante qu'elle nommoit Mignone, vint nous joindre, il me parut que cette vieille me regardoit de bon œil, j'en tirai un heureux préſage. Depuis ce jour, je vis Clarice très-frequemment, & je l'aimai de plus en plus,

plus. Dans ce temps je reçus une lettre de mon pere qui m'ordonnoit de me rendre à Paris, & de solliciter à la Cour pour un illustre François qui avoit le malheur d'être disgracié; cet ordre me causa bien du chagrin. Je ne pouvois me résoudre à m'éloigner de Clarice, je sentois cependant qu'il falloit obéïr. Je fis réponse à Milord que j'étois malade, & qu'aussitôt que ma santé seroit rétablie, je me rendrois à Paris, je gagnois par là un peu de temps. Je parlai au pere de Clarice, & lui demandai sa fille en mariage, il me fit réponse que je ne devois pas penser à cet engagement, que sans parler de ma jeunesse, il prévoyoit bien que Milord mon pere ne consentiroit jamais à une pareille alliance, qu'il me conseilloit, comme mon ami & mon serviteur, de ne plus penser à Clarice, qu'ellen'étoit point née

pour une si grande fortune ; que même il me prioit de ne plus revenir chez lui, parce que mes assiduités faisoient tenir de mauvais discours dans la Ville. Je le quittai comme un desesperé, & fus chercher le Chevalier, je ne balançai point à l'aller trouver chez Mademoiselle Loisoniere, à qui il me presenta, il étoit aisé de s'appercevoir de mon trouble. Pour surcroît de chagrin, je fus en butte aux mauvaises plaisanteries de cette fille qui me demandoit, combien il y avoit de tems que j'étois sorti de Classe, & pourquoi je n'avois pas de Gouverneur. Je me levai, excedé de ses impertinences, & dis au Chevalier : il faut absolument que je vous parle. Je quittai brusquement cette Demoiselle, & emmenai le Chevalier malgré lui. Je suis un homme perdu, lui dis-je, Monsieur de Seville vient de

m'annoncer qu'il ne falloit plus que je retournasse chez lui. Je ne verrai plus l'aimable Clarice, mon cher Chevalier, vous êtes toute mon esperance; si je n'avois pas compté sur votre secours, je crois que je me serois donné la mort. Vous êtes bien simple, dit-il, de prendre tant de chagrin pour une bagatelle, puisque vous ne pouvez vivre sans votre Clarice, enlevez-la. Vous ne serez pas le premier Anglois qui aura enlevé une Françoise. Ah! repartis-je; elle n'y consentira jamais. Est-il besoin qu'elle y consente? reprit le Chevalier, si elle vous aime, comme je n'en doute pas, elle vous sera obligée de cette resolution. Vous devez aller à Paris, vous l'y conduirez; il s'agit seulement de gagner sa gouvernante, cela ne sera pas difficile, vous avez de quoi mettre dans vos interêts toutes les

Douegnes d'Italie & d'Eſpagne ; repoſez-vous ſur moi. Vous pouvez, lui dis-je, en revanche, diſpoſer de toute ma fortune. Comme je logeois chez lui, je lui remis la clef de ma caſſette, en le priant de ne rien épargner. Je fus ſurpris quelques jours après, de le voir entrer dans ma chambre avec la gouvernante de Clarice. Elle me dit, je riſque de me perdre pour vous; mais Monſieur, que ne fait-on pas pour un Seigneur auſſi aimable ? Car ce ne ſont pas vos richeſſes qui m'ont déterminée. Je la remerciai de ſa bonne volonté, en lui faiſant preſent d'une bourſe de loüis. Le Chevalier me dit qu'il falloit avoir de la prudence; que, puiſque je n'étois pas dans le deſſein de retourner en Angleterre, il falloit que je partiſſe pour Paris ; que Mignone me joindroit bientôt avec ſa jeune maîtreſſe ; que

lui & trois ou quatre de ses gens l'enleveroient, lorsqu'elle iroit à sa Terre; qu'en se conduisant de cette maniere, le soupçon ne pourroit tomber sur moi. Je lui répondis que je suivrois exactement ses avis.

Je me préparai pour partir, & j'allai faire mes adieux dans la Ville. Je rencontrai Clarice, je l'abordai d'un air froid & lui dis: Je ne doute pas, Mademoiselle, que Monsieur de Seville ne vous ait informée de la démarche que j'ai faite pour vous obtenir de lui, il est vrai qu'il a accompagné ses refus d'une bonne raison: mais est-ce la raison qui doit payer l'amour? Recevez mes adieux, car je quitte ce séjour pour n'y revenir jamais. La jeune Clarice détourna les yeux pour me cacher ses larmes. Que vois-je? Lui dis-je, vous partagez donc ma peine? Hé bien vous me reverrez encore,

mais promettez moi que vous approuverez tout ce que mon amour me fera entreprendre. Pourvû, dit-elle, que cela ne soit point contraire à mon devoir. Ne craignez rien, lui dis-je, & regardez-moi comme quelqu'un qui doit être votre époux; je ne voulus pas m'expliquer davantage. Je partis pour Paris, où je reçûs tous les jours des nouvelles du Chevalier; je mourois d'impatience de revoir ma chere Clarice.

Je m'acquittai de la commission de mon pere avec succès; son ami fut rappellé à la Cour.

Je pris un Hôtel & nombre de domestiques, j'achetai des équipages brillans, je loüai une maison de plaisance à une lieuë de Paris, où je comptois loger Clarice, dont je ne mandai rien au Chevalier, & pour qu'on ne pénetrât rien de mes sentimens, je

feignis d'être amoureux d'une fille d'Opera, je lui donnois souvent à souper avec de jeunes Seigneurs; j'étois fort à la mode, on ne m'appelloit que le beau Milord; je faisois des dépenses considerables auprès de mon actrice. Je la menai un jour chez un Marchand pour lui acheter des habits, elle ne fit aucune façon pour choisir ce qu'il y avoit de plus beau en étoffes d'or. Le Marchand haussoit les épaules de sa folle ambition; ils se querellerent sur la quantité d'étoffes d'or qu'il falloit. Il m'en faut dix-huit aulnes, disoit l'actrice, il ne vous en faut que quinze, repartoit le Marchand, il n'en faut pas davantage pour une robe & une jupe. Ah! mais repliquoit-elle, c'est que j'en veux aussi un pet-en-l'air: Donnez à Mademoiselle ce qu'elle demande, disois-je au Marchand, ainsi je passois pour

être son amant, tandis que je vivois près d'elle avec une sagesse dont il n'étoit point d'exemple. Je pensois continuellement à ma petite Clarice; les dépenses affectées que je faisois pour ma feinte inclination ne m'empêchoient pas de pourvoir à tout ce qu'il falloit pour celle que j'aimois réellement.

Deux mois s'étoient écoulés; j'attendois de jour en jour les effets de la promesse du Chevalier; il commença à me devenir suspect. Je lui avois laissé une grande somme d'argent pour executer ce que nous avions projetté. J'achevai de perdre patience, lorsqu'il me manda que Clarice étoit dans un Couvent auprès d'une de ses parentes qui étoit à l'extrêmité. Je resolus d'aller moi-même apprendre ce qui se passoit. Je fus bientôt dans la Ville de C***, j'y arrivai de nuit &

me tint caché, mon valet de chambre déguisé en Matelot fut s'informer de Clarice, on lui dit qu'elle étoit chez son pere, qu'une de ses parentes fort riche étoit morte, & lui avoit laissé tout son bien, que le Chevalier galant étoit sur le point de l'épouser. Je fus transporté de fureur à cette nouvelle; quatre de mes domestiques, à qui j'avois donné ordre de me suivre à quelques lieuës de distance, arriverent; il s'agissoit avec leur aide d'avoir dans mes interêts la gouvernante de Clarice. Je l'envoyai chercher sous prétexte qu'on vouloit lui faire une restitution. A ce mot de restitution, elle vola où j'étois: en me voyant elle fit un cri & recula: Quoi! Ma chere mignone, lui dis-je, est-ce là comme vous me tenez parole? Ah! Monsieur, dit-elle, que vous venez à propos pour empêcher un mariage dis-

au soir près des fossés de la Ville ; je l'engagerai à se promener de ce côté, & vous serez le maître de l'enlever. Je me jettai au col de mignone, vous me rendez la vie, lui dis-je, pour lui marquer que je n'étois pas ingrat, je lui fis présent de cent loüis, & lui en promis encore quatre cens, si elle réüssissoit dans son dessein. Elle me quitta, j'attendis avec impatience l'heure marquée du lendemain, elle arriva. Je fus me promener enveloppé d'un manteau sur le bord des fossés, j'y vis Clarice accompagnée de mignone ; cette promenade étoit fort deserte, tout étoit favorable à mon dessein. Mes gens étoient un peu éloignés, & tenoient toute prête une chaise de poste à deux, je leur fis le signal dont j'étois convenu, & ils vinrent tout d'un coup fondre sur Clarice qui fut si épouvantée, qu'elle n'eut pas la force

de crier; ils la mirent dans la chaise de poste, dans laquelle je montai, je dis à mignone de suivre un de mes domestiques qui la conduiroit sûrement à Paris. Clarice étoit évanoüie, je lui fis respirer des odeurs excellentes qui lui rendirent la connoissance: Rassurez-vous, lui dis-je, en voyant celui avec qui vous êtes. Quoi! C'est vous, cher Maiderlaure, dit-elle, deviez-vous me causer tant de frayeur? Je ne puis approuver votre entreprise; cependant elle me sauve du plus grand des malheurs. Mon pere, depuis votre départ, a voulu se servir de son autorité pour me contraindre à épouser le Chevalier; j'avois resolu d'aller me refugier dans un Couvent & d'y attendre votre retour; car, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez dans le dessein d'être mon époux? Vous en serez bientôt certaine, lui repartis-je.

Nous arrivâmes en peu de tems, en ma maison de plaisance. Clarice la trouva fort belle. Me voilà, disoit-elle, dans un séjour charmant, mais je n'y puis vaincre ma tristesse. Que pensera-t-on de moi? Que dira mon pere? Hélas! Peut-être que ma fuite lui causera la mort. J'estimois le bon cœur & la délicatesse de Clarice. Je la priai de quitter ses habits de deüil, & d'en prendre qui fussent convenables à des jours de nôces. Je n'attendois que l'arrivée de mignone qui ne tarda pas. Un Prêtre nous maria en présence de mes domestiques. Clarice m'aimoit tendrement, & nous passions des jours les plus heureux du monde. Je menois quelquefois mon épouse à Paris, & la faisois passer pour une Angloise de mes parentes. Je fis venir un Peintre fameux qui nous peignit en mignature dans deux bagues,

A l'égard de la fille d'Opera, je la voyois toujours, elle me nommoit son bienfaiteur, & parloit de ma tendresse désintereſſée avec admiration; elle lui fit naître du goût pour la sagesse. Après avoir amaſſé un certain bien, elle se retira dans un Monastere, où elle a constamment resté. Comme le bonheur est rarement durable, je fis une rencontre, à quoi je ne m'attendois pas, ce fut celle du Chevalier galant, il m'aborda d'un ait railleur, & me demanda, comment je gouvernois mes petites amours? Et vous, lui dis-je, d'un air méprisant, combien gagnez-vous sur celles de tout le monde? Ah! dit-il, Monsieur Maiderlaure, vous emportez la piéce. Je ne sçai, lui dis-je, qui vous rend aſſez hardi pour me parler après toutes vos lâchetés? Il me répondit avec insolence. Je ne fus plus le maître de ma cole-

re, je lui donnai un souflet, il tira son épée, je me servis de la mienne avec tant d'avantage, que je le jettai sur le carreau. Je me sauvai promptement à ma maison de campagne, & n'eûs que le temps de dire adieu à Clarice; elle étoit enceinte; je lui remis beaucoup d'or & toutes mes pierreries. Je partis baigné de ses pleurs, & me rendis à Londres; j'y trouvai mon pere qui fut très-satisfait de me revoir. Les trois ans qu'il m'avoit prescrits n'étoient pas encore expirés. J'appris avec chagrin qu'il avoit resolu de me marier à la fille d'un Duc. Je voulois être fidele à Clarice, à qui je donnois souvent de mes nouvelles: Mais que ne détruit point le temps! L'amitié que j'avois pour mon pere, la noblesse, la beauté de celle qu'il me destinoit; l'absence jointe à la propre inconstance des hommes; tout cela me

fit oublier mon premier engagement. Enfin je me mariai, & ne fus pas longtemps fidele à ma nouvelle épouse; car mon cœur devint le tributaire de toutes les beautés; il n'étoit pas une jolie femme qui ne reçût mon hommage. J'aimois à la Cour par ambition, à la Ville par goût, à la Campagne par fantaisie. Enfin, j'avois une capacité d'aimer qui pouvoit contenir trente passions à la fois. Clarice qui étoit accouchée d'une fille m'avoit écrit cent lettres à quoi je n'avois pas fait de réponse. Elle vint me trouver à Londres, m'accabla de reproches, disant que j'étois cause de la mort de son pere. Ne pouvant soutenir ses plaintes, je me sauvai en Irlande, que je remplis encore de mes amours & de mes infidelités. Enfin j'ai passé ma vie dans une yvresse continuelle. Je perdis mon pere qui me laissa de

grandes richesses. Mon épouse ne m'a point donné d'enfans. Il y a deux ans que je suis veuf. Depuis ce tems, j'ai été comme poursuivi par des remords accablans. Je ne me livrois pas un instant au sommeil, que je voyois Clarice en songe qui me reprochoit ma perfidie. Je me préparois à retourner en France pour la chercher; lorsque j'ai vû Celenie, & que la voix de la nature, sous une apparence d'amour, m'a parlé en sa faveur. Ce fut de cette maniere, que Milord Maiderlaure termina son récit; & se tournant vers Madame d'Horisson, il lui dit: Il ne nous manque que le récit des Avantures de Madame. Je ne vous les refuserai pas, Milord, & vous les écouterez d'autant plus volontiers, que vous y êtes un peu interessé. Elle les commença ainsi.

Hiſtoire & Avantures de Madame d'Horiſſon.

JE ſuis née en Irlande. Mon pere, quoique ſimple Avocat, étoit fort riche. J'étois ſa fille unique ; il m'idolâtroit, ainſi que ma mere. Depuis mon enfance juſqu'à l'âge de vingt ans, ma vie a été une perpetuelle yvreſſe. On avoit l'imprudence, en parlant de moi, de me faire entendre ces acclamations : Ah, la belle enfant ! C'eſt un petit Amour ! Que de graces ! Les beaux yeux ! Qu'elle eſt bien faite ! Qu'elle a d'eſprit ! J'étois vétuë magnifiquement ; des Maîtres de Muſique, de Danſe, d'Inſtrumens, étoient chaque jour occupés à m'inſtruire ; ils applaudiſſoient à mes diſpoſitions, & n'oublioient pas de louer ma figure.

J'avois une coufine paffablement jolie, que l'on maria lorfque je n'avois que onze ans; j'étois déja fi coquette, que j'eus l'adreffe d'attirer la petite cour de ma coufine, & d'en former la mienne. Elle regarda avec fureur un afcendant auffi précoce; mais ce fut bien autre chofe, quand j'eus atteint ma quinziéme année, je vis tous les hommes extravaguer pour moi; mon orgüeil n'étoit pas concevable; j'avois un air fier & impofant, qui me faifoit refpecter.

Une nuit que j'étois dans un bal, parée de tout ce qui peut relever les graces de la nature, j'entrai dans une loge, où je me démafquai; à l'inftant même, tous les yeux furent fixés fur moi: mon pere & ma mere étoient les premiers en contemplation. On ceffa de danfer, les Joueurs d'inftrumens quitterent auffi leur place,

pour voir ce que tout le monde admiroit. J'entendois que l'on difoit : Voyez Mademoifelle Gloria (on me nommoit ainfi) c'eft un prodige de charmes, c'eft la reine de la beauté ! Je foutenois ce triomphe avec une tranquillité qui provenoit de l'habitude où j'étois de m'entendre loüer ; ma vanité étoit fi exceffive, que je m'imaginai qu'il falloit que je fuffe quelque chofe de furprenant, & tout au moins une Déeffe. Quels fentimens coupables ; grand Dieu ! J'oubliois que j'étois mortelle, & que notre origine eft le néant. Je regardai les hommes comme mes efclaves, les femmes comme mes luftres ; ma mere même étoit ma premiere femme de chambre. Mon pere verfoit des larmes de joye d'avoir une femblable fille : ma coufine en répandoit de rage.

Plufieurs Seigneurs me recher-

cherent en mariage, je les recevois avec hauteur & dédain; connoiſſant leur extrême foibleſſe, je leur faiſois adorer juſqu'à mes caprices. Mon ambition qui n'avoit point de borne, m'engageoit à rejetter leur alliance, & me faiſoit croire que le Roi d'Angleterre étoit le ſeul parti qui me fût convenable. Comme je me flattois d'être, par mon mérite, l'Imperatrice de la Terre, j'aurois voulu que ce Monarque eût été mon premier Sujet; ainſi je ne trouvois perſonne digne de moi: cependant j'aimois à être aimée.

Milord Maiderlaure vint en Irlande. Quoiqu'il fût marié, il ne balança point à s'attacher à mon char. Que je ſçus bien le diſtinguer de ſes Rivaux! La foule de mes adorateurs me devint importune; je ceſſai d'être coquette pour devenir tendre; je

craignois que ce charmant Milord n'eût pour moi qu'une légere inclination ; je lui voulois une forte passion, qui justifiât mon penchant. Le cruel Maiderlaure m'aima trop pour mon mon repos, & pas assez pour être constant. Il avoit une coquetterie d'esprit qui ne lui permettoit de soupirer que jusqu'au temps qu'il se pût croire aimé. Il n'en vouloit d'autre preuve que l'émotion & le trouble que sa présence faisoit naître, & qu'il sçut trop bien remarquer dans mes yeux. Les visites qu'il me rendit furent frequentes pendant six semaines ; & quand il eut reçu des marques, quoiqu'innocentes, de ma tendresse, il cessa tout d'un coup de me venir voir. Je fis presque des bassesses pour le rappeller ; j'envoyai plusieurs fois chez lui, & je hazardai de lui écrire cette Lettre.

Vous n'aimez plus, Milord, parce que vous vous êtes apperçu que vous êtiez aimé. J'ai banni pour vous les Amans les plus fidéles; pour prix de tant de sacrifices, vous me livrez à la solitude. L'amour fondé sur l'estime devroit être plus durable. Qu'est devenu le vôtre, & qu'ai-je fait qui ne dût pas même l'augmenter? Cher Milord, revenez; les plaisirs innocens peuvent-ils vous causer de l'ennui? Pour moi, je les trouve toujours nouveaux. Qu'il est doux de connoître les charmes de l'Amour, & d'en ignorer les foiblesses!

Maiderlaure étoit épris de la femme d'un President, il ne daigna pas faire un mot de réponse à ma Lettre. Par ce mépris, mon cœur fut déchiré, & ma vanité écrasée. Ce double supplice me rendit malade; le danger où j'étois réveilla la tendresse de mes

anciens Amans ; ils vinrent me voir ; leur crainte, leur empressement, me consolerent un peu, & ma santé revint sur les aîles de l'amour propre : je reparus dans le monde plus brillante que jamais.

Un nouvel Adorateur se mit sur les rangs : ce fut le Comte d'Horisson, jeune Seigneur très-aimable. Si je ne sentis pas d'amour pour lui, j'eus du moins, une amitié bien vive. Ordinairement les peres donnent à leurs filles une dot pour les marier, ce fut le contraire à mon égard. Le Comte d'Horisson donna au mien, pour m'obtenir, trente mille Guinées.

Je fus mariée avec ce jeune Seigneur. Le rang qu'il me donna, & son amour, effacerent de mon cœur Maiderlaure, dont les nombreuses infidelités étonnoient toute la Ville. S'il m'avoit

sacrifiée

ſacrifiée à ſon inconſtance, j'eus le plaiſir de le ſacrifier à mon devoir & à ma fierté. Ma beauté qui s'étoit encore accruë, par une magnificence mieux fondée, le frappa vivement. Je le trouvai dans une Maiſon, où il n'eut des yeux que pour moi; j'affectai de ne pas le regarder, & fixai mes regards ſur mon généreux époux. Je triomphois de toute maniere; le déſeſpoir de ma jalouſe couſine, qui n'étoit qu'une petite Bourgeoiſe, me raviſſoit; j'étois les délices de mon pere & de ma mere: mais leur ſatisfaction fut courte, mon orgüeil attira ſur moi la colere celeſte.

Je fus attaquée de la petite verolle, qui fit un ravage affreux ſur mon viſage; j'eus la douleur de voir ma couſine ſe pâmer de joye auprès de mon lit: la mort me ſembloit préferable à la laideur dont j'étois menacée.

Revenuë de cette funeste maladie, je me trouvai si difforme, que de honte, je fus me cacher à la campagne, où je restai près de cinq ans. Le temps & la réflexion m'inspirerent des sentimens plus raisonnables; je regrettai moins un avantage qui est souvent pernicieux.

Mon époux, dont la tendresse étoit bien refroidie, fut tué à la guerre. Je me rendis à Londres. Maiderlaure vint demeurer dans mon voisinage; je ne fis aucune difficulté de recevoir ses visites, que la perte de ma beauté rendoit entierement sans consequence.

Madame d'Horisson finit ainsi le récit de ses Avantures, ajoûta Celenie. Nous avons resté, Florimond & moi, deux ans auprès de mon pere, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il a pû se resoudre à nous laisser par-

tir. Des affaires que nous avons en Province demandent absolument notre presence. Nous esperons mon époux & moi retourner dans quelques mois auprès de lui, pour y demeurer toujours. Voilà ce que m'apprit Celenie, je restai huit jours avec elle, & suis revenuë à Paris, où je me flatte que cette suite de son Histoire sera bien reçûë.

Fin de la sixiéme & derniere Partie.